

grandes figures de rhétorique sans s'en douter le moins du monde. Ils passent sans transition du sublime au trivial, et c'est ce qu'il y a de piquant pour nous. — Jérémie ne trouvera pas là, comme son ami à Kolonyama, une œuvre déjà commencée. Ce poste de Masérou est surtout un poste d'avenir. L'évangéliste aura tout à créer. Heureusement que Jérémie est un homme de zèle et d'énergie qui, tout cordonnier qu'il est de son métier, n'aura pas l'idée de ménager sa chaussure. Il n'attendra pas, j'espère, que les âmes viennent à lui, mais il saura aller les chercher.

« Mais tandis que nous étendons ainsi les cordeaux de notre tente, le nombre des chrétiens résidant dans la station de Bérée diminue plus qu'il ne s'accroît. L'émigration continue dans la direction de *Likholé* (1). Il ne se passe pas de semaine que nous n'ayons à délivrer quelques certificats de membres de l'Église à des sujets de Moletsané qui vont rejoindre leur chef. Le troupeau de Siloé s'enrichit de nos pertes.

« Nous venons d'apprendre de terribles nouvelles. Ainsi donc, voilà la guerre qui éclate entre la France et la Prusse ! Nous tremblons à la pensée du choc épouvantable qui se prépare. Que notre Père céleste soit avec vous et vous garde ! »

---

*M. Mæder (Siloé, 17 septembre 1870).*

« Lorsqu'au mois de février 1866, je fus arraché de mon œuvre missionnaire par les forces de l'Etat-Libre et transporté avec ma femme au-delà de la frontière du Lessouto, j'avais bien peu d'espérance de jamais rentrer dans ma station. M'y voici pourtant, après une absence de quatre ans.

---

(1) Cet endroit, situé dans le voisinage de Thabana-Moréna et de Siloé, a été assigné à Moletsané depuis qu'il a perdu ses terres à Mékuatling.

de nouveau installé et, sous la bénédiction d'en haut, activement employé à l'évangélisation des païens. Ainsi le Seigneur a fait bien au-delà de mes espérances, et je dois m'humilier devant lui à cause de mon peu de foi. J'avais quitté le pays des Bassoutos dans un triste état. Le feu avait incendié tous les villages, à l'exception de quelques-uns seulement du côté de Thaba-Bossiou ; le sang coulait partout ; la faim consumait les femmes et les hommes, qui se cachaient dans des cavernes et des trous creusés sous la terre. En revenant dans ce pays, il y a environ cinq mois, j'en ai trouvé l'aspect fort changé en bien. Les redoutes faites par l'ennemi tombaient en ruines ; les arbres fruitiers, coupés pour alimenter le feu des bivouacs, poussaient de nouveaux rejetons ; de nouveaux villages se formaient sur les hauteurs ; des champs ensemencés promettaient une bonne moisson ; au lieu des bruits de la guerre, on entendait chanter les louanges de Dieu. Le visage ci-devant effaré du pauvre habitant avait un sourire ; l'abattement s'était changé en courage, la désolation en joie ; les haillons en un vêtement modeste, mais décent. Qu'est-ce qui a produit ce changement étonnant ? L'ennemi s'était retiré du pays depuis quelque temps, et les grandes désolations qui, pendant cinq ans, avaient passé sur les Bassoutos avaient agi en bien sur eux. Ces dures épreuves ont ébranlé les fondements du paganisme ; ils en ont montré la faiblesse. Maint Mossouto à cou roide a été amené au pied de la croix du Sauveur pour chercher la paix de son âme. Des vieillards, jusque-là grands défenseurs des anciennes coutumes, soutiens du paganisme, et ne voulant à aucun prix prêter l'oreille à la bonne nouvelle, ont reconnu leur folie en demandant pardon au Seigneur, et cherchent la voie du salut. Des polygames renvoient leurs compagnes illégitimes à leurs parents. Nombre de femmes admirent la conduite de Marie-Madeleine et suivent ses traces. Des jeunes garçons et des jeunes filles, en grand nombre, se refusent à passer par les anciens rites d'initiation païenne. Les enfants apprennent des hymnes pour

louer le Seigneur, et même des nourrissons bégayaient quelquefois le nom vénéré de Dieu. La lecture est maintenant très goûtée, et la crainte de Dieu devient plus générale.

« En arrivant dans ma station, à peu près détruite, il m'a fallu tenir les services au milieu des ruines, devant des murs de maisons sans toit, parmi des tas de décombres déjà tout couverts de ronces. C'étaient les fruits de la méchanceté des hommes, mais la magnifique voûte du ciel couvrait toutes ces misères, et nous rappelait la bonté de Dieu. Maintenant, après quelques mois, les choses ont considérablement changé en bien. Quelques-unes des maisons ont été relevées, le terrain tout autour a été égalisé, les parcs des bestiaux ont été rebâti, les fontaines déblayées, les réservoirs remis en état de conserver l'eau, et les chemins réparés. On commence à respirer et à se sentir plus à l'aise ; la station, malgré tout ce qui reste à faire encore, est redevenue un lieu habitable, je dirai même presque agréable.

« Les gens du chef Moletsané paraissent sanctifier le jour du Seigneur de bon cœur, Ils viennent au service en grand nombre, bien qu'il n'y ait encore rien pour les abriter contre le soleil et le froid. Notre cher frère, M. Germond, est venu donner la sainte cène aux membres de l'Église qui se rattachent à cette annexe. Le chef Moletsané fait partie de la classe des catéchumènes. Il la suit assez régulièrement, nonobstant son grand âge et ses infirmités. Cette classe, que le grand nombre de ceux qui la suivent a dû faire subdiviser en deux groupes, se compose d'hommes et de femmes de tout âge, depuis douze jusqu'à soixante-dix ans. Le second groupe a été remis à un évangéliste, fils du chef Moletsané.

« Je me reconnais à peine au milieu de ces figures toutes nouvelles pour moi. La population du district de Siloé a entièrement changé, comme vous le savez. Les gens de Makuai, notre ancien chef, ont été remplacés par ceux de Moletsané. Une lettre de Louisa, femme de Makuai, nous apprend que son mari et son monde prospèrent assez à Matatiélé, au point de

vue terrestre, mais le spirituel va moins bien. L'œuvre au milieu de laquelle je suis maintenant placé requiert l'emploi de toutes mes facultés intellectuelles, autant que celui de mes forces physiques. Mais, pour le matériel, j'ai le secours d'un fils plein de santé et de forces. »

---

*M. Coillard (Léribé, 8 septembre 1870).*

« J'ai vraiment la conscience mal à l'aise en pensant qu'il y a si longtemps que je n'ai pas écrit au Comité. Mais je bâtis, et bâtir dans ce pays, vous savez ce que c'est. Nous avons la tête et les mains pleines. Les murs de notre temple s'élèvent lentement, bien lentement. Ils s'élèvent cependant. C'est un local qui pourra contenir 650 auditeurs, et comme nous sommes au pied d'une montagne, l'inclinaison du terrain nous a causé un surcroît de travail.

« Notre troupeau est animé des meilleures dispositions. — Nos chrétiens, dont le nombre n'est pas grand, comme vous le savez, ont entrepris de fournir toutes les pierres pour l'édifice. — Vous les verriez, tous les mardis au point du jour, arriver joyeusement sur la station, les hommes et les jeunes gens pour travailler, les femmes et jeunes filles apportant des pots et des paniers de provisions. Il y a de l'entrain comme en un jour de fête. — Quelquefois, de leur propre accord, ils ont passé la semaine entière à la carrière. — C'est un laborieux travail, vu le petit nombre des outils que nous avons; mais la bonne volonté rend tout facile.

« Ces bonnes gens ont aussi mis sur pied une souscription pour garnir le temple de bancs. — Ils ont ainsi ramassé près de 250 francs, une dizaine de têtes de bétail, une trentaine de brebis et chèvres et une cinquantaine de sacs de blé. — S'ils échouaient dans leur entreprise, ce qu'ils ne croient pas possible, ni moi non plus, nous ne laisserions pas de nous réjouir du bon esprit dont ils ont fait preuve.